Mémoire et anaphore dans les Bucoliques de Virgile. Perspectives transphrastique, intra- et inter-textuelles

Tatiana Taous

▶ **To cite this version:**

Tatiana Taous. Mémoire et anaphore dans les Bucoliques de Virgile. Perspectives transphrastique, intra- et inter-textuelles. Camenulae, 2007, 1. hal-03132994

HAL Id: hal-03132994
https://cyu.hal.science/hal-03132994

Submitted on 5 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tatiana TAOUS

MEMOIRE ET ANAPHORE DANS *LES BUCOLIQUES* DE VIRGILE. PERSPECTIVES TRANSPHRASTIQUE, INTRA- ET INTER-TEXTUELLES.

INTRODUCTION[1]

Pertinence du sujet

Ce sujet a été proposé lors de la journée doctorale tenue à l'Université de Paris IV le Samedi 12 Mai 2007. La thématique de cette journée portait sur *La mémoire : ses formes et ses structures* ; or, il semble que le recueil des *Bucoliques* s'inscrive au cœur de cette problématique et ce, à deux points de vue.

Dans une perspective externe au texte, tout d'abord, le titre même des *Bucoliques* de Virgile évoque l'inspiration grecque de ce recueil, qui cherche à imiter les poèmes des bucoliastes grecs. Et effectivement, le texte virgilien reprend des thématiques, des situations, des personnages, présents chez les Grecs. Il y a, par conséquent, un effort de mémoire opéré, d'une part par l'auteur, qui transmet ainsi une tradition grecque en l'inscrivant dans la langue latine, et d'autre part, par le lecteur-auditeur de l'époque dont on peut penser qu'il était assez lettré pour percevoir en sous-texte (hypo-texte[2]) l'influence théocritéenne (notamment). Le texte virgilien travaille donc sur la mémoire de son destinataire et l'invite à confronter et à évaluer les deux textes.

Dans une perspective interne au recueil, à présent, le concept de *memoria* se trouve mis en scène de deux manières distinctes. C'est ainsi que l'exemple (1), tiré de la neuvième églogue, propose une mise en scène de l'effort de mémoire : le berger Moeris décrit, dans une approche métadiscursive, sa mémoire en action :

> **(1)** Virg. *Buc.* IX, 37-38 :
> MOERIS : *Id quidem* ***ago*** *et tacitus, Lycida, mecum ipso* ***uoluto****,*
> *si ualeam meminisse ; neque est ignobile carmen.*
>
> MOERIS : Assurément, je le **conduis** et en silence, Lycidas, moi-même, je le **roule** en moi-même pour tâcher de m'en souvenir ; et il n'est pas inconnu, le poème.

Ce passage s'avère éminemment intéressant, dans la mesure où l'on repère un emploi spécifique des verbes *uoluto* et *ago*, verbes à extension large et, de ce fait, à compréhension réduite[3]. Ce n'est que le vers 38 – par le biais de l'infinitif *meminisse* – qui confère à ces verbes leur appartenance au champ sémantique de la mémoire. A travers le verbe *uoluto* – généralement utilisé pour dénoter le roulis des vagues –, la mémoire apparaît comme un flux et un reflux. Le texte cité par Moeris aux vers 39 et suivants fait d'ailleurs allusion à une scène se passant près du littoral (v. 40 : *in undis* ; *flumina*) : l'on peut alors se demander si le recours au verbe *uoluto* n'annoncerait pas cette thématique.

Toujours dans une perspective interne au recueil, le motif de la *memoria* transparaît à travers la mise en place d'échos au sein du texte, qu'il s'agisse de reprises de mots, de vers ou de thèmes, d'une réplique à l'autre – et ce que nous entendons par « angle transphrastique » –– ou, à un niveau textuel supérieur, d'une églogue à l'autre – ce que nous qualifions de « perspective intra-

[1] Je tiens à remercier, pour leur relecture attentive et leurs conseils, M. Fruyt, F. Skoda, I. Charnavel, P. Ronet ainsi que mes proches.

[2] Concept introduit par G. Genette (1972).

[3] Concepts introduits par E. Benveniste. L'*extension* renvoie à la fréquence d'un lexème dans la langue considérée. Le terme devient alors polysémique, dans la mesure où il se trouve employé souvent et dans des contextes différents : pour le sujet parlant, la *compréhension* de ce mot est, par conséquent, réduite. Le lexème français *faire* est un exemple de verbe à extension large et à compréhension réduite, puisqu'il peut revêtir un sens fort (cf. « créer, fabriquer »), aussi bien que connaître des emplois vicariants (Ex : - As-tu posté ma lettre ? - Oui, c'est **fait** ! (= Oui, je l'ai postée !)).

textuelle ». Le texte des *Bucoliques* invite alors le lecteur à une participation active, à des clins d'œil. Ces échos sont perceptibles pour le lecteur-auditeur grâce à sa culture, d'une part (dans le cas des échos inter-textuels), et par les reprises de mots, d'autre part, reprises de mots que nous regrouperons, pour le moment, sous l'appellation d'anaphore (au sens large).

Définition du terme anaphore

L'anaphore peut être considérée comme la réalisation linguistique de la mémoire. En effet, étymologiquement parlant, *anaphore* vient du grec *anaphora, as*, dérivé déverbal de *anapherô* (« porter en haut, faire remonter »). Partant, trois sens peuvent être isolés :

a) En grec, le sens spatial du préfixe *ana-* reste prégnant et *anaphora* désigne très concrètement l'« ascension » – en parlant des astres[1] – puis, en emplois figurés, l'« action de s'en référer à… ».
b) Le latin connaît les acceptions du grec auxquelles il faut ajouter un sens rhétorique qui apparaît chez le grammairien Diomède (IVème ap. J. C.) : « répétition du même mot, anaphore ». Il cite alors un exemple chez Cicéron, tiré du *Contre Verrès*.
c) Aujourd'hui, le mot a perdu les acceptions spatiales du grec et a connu une spécialisation dans le domaine linguistique :

- un sens rhétorique : « répétition d'un mot, d'un SN en début de vers, de paragraphe, d'unité textuelle »… ;
- un sens syntaxique. Cette dernière acception, relativement récente, est beaucoup moins restreinte. L'anaphore désigne alors le procédé qui consiste à reprendre un SN, SV, SP[2] par un pronom, un nom, un verbe, etc. … Il s'agit, par conséquent, de « remonter » (*anapherein*) à un élément mentionné dans le contexte antérieur, afin d'être capable d'interpréter le contenu sémantique de l'élément anaphorisé. L'anaphorique reprend partiellement ou totalement l'élément anaphorisé (ou interprétant).

L'anaphore nécessite donc un effort de mémoire de la part du récepteur et l'on dira avec D. Blampain (1994 : 2)[3] que « le locuteur a la mémoire des mots » (et *a fortiori*, l'interlocuteur), mémoire des mots qui permet de comprendre un énoncé (angle transphrastique), voire d'aller par-delà l'énoncé pour en percevoir toute la dimension polyphonique (angles intra- et intertextuels).

Problématique

Comment la mémoire se trouve-t-elle mise en scène dans le recueil des *Bucoliques* et en quoi l'étude de différents types d'anaphore nous permet-elle de mettre en valeur cette thématique ? Ces jalons posés, on se demandera en quoi la portée du texte peut se déduire du matériel linguistique employé. Partant, nous distinguerons :

- la mémoire individuelle, c'est-à-dire, celle qui s'opère au sein d'une conversation. Nous verrons alors comment le texte révèle des informations sur la relation entre locuteur et allocutaire. L'anaphore syntaxique, en ce sens, s'avérera déterminante ;
- la mémoire collective, qui repose, elle, sur la répétition fidèle de mots, vers, thématiques connus d'une partie de la communauté linguistique. Nous entendrons le terme *anaphore* au sens large et serons amenée à modifier la définition initialement posée : le concept d'exophore mémorielle pourra alors nous éclairer.

[1] Les pères de l'Eglise emploient également ce terme dans un sens religieux.
[2] Respectivement : Syntagme Nominal (ou « Groupe Nominal »), Verbal et Prépositionnel.
[3] Voir sitographie.

LA MEMOIRE MOBILISEE PAR LES PARTICIPANTS DANS LE CADRE D'UNE CONVERSATION

En règle générale, la mémoire mobilisée par un individu dans le cadre d'une conversation permet la cohésion et la compréhension de l'énoncé, tout en révélant la stratégie du locuteur sur son allocutaire.

Reprise anaphorique d'un antécédent nominal

Lorsque l'élément anaphorique est un substantif

- au sein d'une même réplique :

(2) Virg. *Buc.* I, 29-32 :

Respexit tamen et longo post tempore venit,
postquam nos Amaryllis habet, ***Galatea*** *reliquit.*
namque - fatebor enim - dum me ***Galatea*** *tenebat,*
nec spes libertatis erat nec cura peculi.

Elle [la Liberté] a cependant tourné ses regards vers moi et elle est venue après un long moment, au moment où Amaryllis me tenait, où **Galatée** me quittait. Et en effet – je l'avoue – tant que **Galatée** me tenait, il n'y avait nulle espérance de liberté, nul souci d'argent.

Dans cette occurrence, l'anthroponyme *Galatea* se trouve fidèlement repris et ce, malgré la répétition suscitée par cette reprise d'un vers sur l'autre. Comment expliquer cette anaphore fidèle qui apparaît, du point de vue du lecteur moderne, comme une faute de style ? Les Anciens, en effet, n'ont pas la même conception que nous de la répétition et la reprise fidèle de l'anthroponyme *Galatea* s'impose ici, puisqu'elle permet d'éviter l'ambiguïté entre Amaryllis et Galatée, ambiguïté qui aurait pu être suscitée par le pronom *illa* ou par l'emploi du seul lexème verbal *tenebat*. Le locuteur est, en effet, soucieux de précision et cherche à dater les événements afin de répondre – le plus précisément possible – à la question de Mélibée (cf. (3) : *quae… causa ?*) ;

- dans une conversation traditionnelle :

La première églogue se caractérise par le fait qu'elle met en scène un dialogue de type informatif entre deux bergers : Tityre et Mélibée :

(3) Virg. *Buc.* I, 19-20 et 26 :
Tityrus : ***Urbem quam*** *dicunt* ***Romam****, Meliboee, putavi*
stultus ego huic nostrae similem […].

Meliboeus : *Et quae tanta fuit* ***Romam*** *tibi causa videndi?*

Tityre : **La ville qu**'on appelle **Rome** j'ai cru, dans ma sottise, qu'elle était semblable à la nôtre […].

Mélibée : Et quel motif si grand avais-tu de voir **Rome** ?

L'interprétant *urbem* se trouve anaphorisé par le relatif *quam* dont l'attribut *Romam* vient préciser la référence. On observe ici le passage de l'hyperonyme (terme général/catégorie : *urbem*) à l'hyponyme (terme particulier/sous-catégorie : *Romam*) : comme dans l'exemple (2), l'anaphore revêt une valeur de précision. Mélibée, en revanche, en reprenant fidèlement dans sa réplique le

toponyme *Romam*, rappelle à l'ordre son interlocuteur dont les vers 20-25 ont été prétexte à une digression comparative. Mélibée réoriente ainsi la conversation vers son *thème* initial ;

- dans un chant amébée :

Il s'agit là d'un cas particulier de dialogue, dans la mesure où les participants ne répondent (cf. le grec *ameibomai* = « répondre ») pas tant sur le fond que sur la forme, à la différence d'une conversation traditionnelle. Par conséquent, la reprise plus ou moins fidèle d'un terme antérieur n'aura pas valeur de précision :

(4) Virg. *Buc.* III, 64-65 et 70-71 :
Damoetas : ***Malo*** *me Galatea petit, lasciva puella,*
et fugit ad salices et se cupit ante videri.
[…]
Menalcas : *Quod potui, puero silvestri ex arbore lecta*
aurea ***mala*** *decem misi ; cras altera mittam.*

Damète : Galatée m'atteint **d'une pomme**, la badine jeune fille, fuit vers les forêts de saules et désire être aperçue auparavant.
[…]
Menalque : J'ai fait de mon mieux, j'ai envoyé à l'enfant, cueillies d'un arbre forestier, dix **pommes** d'or ; demain, j'en enverrai autant.

Le terme *mala* de la réplique de Ménalque anaphorise deux éléments figurant dans les répliques précédentes de Damète :

- Dans une perspective transphrastique étroite, l'hyponyme *mala* reprend les vagues *munera* de Damète (hyperonyme)[1] ; Ménalque accroît, par conséquent, le degré de précision de l'information. Toutefois, ce n'est pas le seul intérêt de ce passage.

- En effet, dans une perspective transphrastique large, les *mala* du vers 71 représentent l'anaphore quasi fidèle du terme *malo* du vers 64[2], mais l'on observe une inversion dans le rôle des personnages. Chez Damète, en effet, le locuteur est la cible des pommes, contrairement à ce qui se produit chez Ménalque où le locuteur est agent et tente d'acheter l'amour de la belle par le don de *mala*. Il apparaît donc très clairement que Ménalque cherche à surenchérir sur son rival. Il s'agit là d'une reprise de motifs avec variation.

(5) Virg. *Buc.* III, 37 et 44 :

(a) [*pocula*] *fagina, caelatum divini opus* ***Alcimedontis*** : L = Ménalque
(b) *Et nobis idem* ***Alcimedon*** *duo pocula fecit* : L = Damète

(a) [des coupes] en bois de hêtre, œuvre céleste du divin **Alcimédon** : L = Ménalque
(b) Pour nous aussi, le même **Alcimédon** a façonné deux coupes : L = Damète

[1] Virg. *Buc.* III, 68-69 :
« Damoetas : *Parta meae Veneri sunt* ***munera*** *: namque notaui*
ipse locum, aeriae quo congessere palumbes. »
« Damète : Pour ma Vénus, **des présents** ont été créés : en effet, j'ai noté moi-même l'endroit où les palombes aériennes ont rassemblé leur nid. »

[2] « Quasi », dans la mesure où l'on observe une variation de nombre (singulier *vs* pluriel).

L'occurrence (5) met en œuvre, une fois encore, une reprise quasi fidèle (*diuini Alcimedontis* / *idem Alcimedon*) dans laquelle c'est cette fois-ci Damète qui se démarque de Ménalque. En effet, les vers 28-48 sont l'objet d'une mise en concours de récompense, destinée au vainqueur de la joute poétique ; or, par l'ajout de l'adjectif *idem*, Damète entend signifier que ses coupes n'ont rien à envier à celles de Ménalque…, d'autant plus qu'il a proposé en gage une génisse (*uitula*), don autrement plus précieux que des coupes (cf. v. 48). La mention d'Alcimédon, dans la bouche de Damète, constitue, par conséquent, une reprise ironique (cf. *infra* I, 3).

- Bilan :
  De ce premier point ressort l'idée que la reprise anaphorique permet de :
  - désambiguïser l'énoncé (cf. (2)) ;
  - réorienter la conversation vers son thème central (cf. (3)) ;
  - surenchérir (cf. (4) et (5)).

Venons-en aux cas où l'élément anaphorique se trouve être non plus un substantif, mais un pronom : les exemples (4) et (5) révèlent que, dans les chants amébées, les rivaux reprennent plus volontiers fidèlement l'élément afin de signaler la reprise et sa variation. En revanche, la reprise par un pronom d'un élément anaphorique n'apparaît, dans les *Bucoliques*, que lorsqu'il s'agit d'une conversation traditionnelle.

- Dans la troisième bucolique, le poète met en scène une dispute, avant que ne débute le chant amébée :

(6) Virg. *Buc.* III, 16-23 :
Menalcas : *Quid* domini *faciant, audent cum talia fures?*
non ego te vidi Damonis*, pessime,* ***caprum***
excipere insidiis multum latrante Lycisca?
et cum clamarem 'quo nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus', tu post carecta latebas.

Damoetas : *An mihi cantando victus non redderet* ille*,*
quem *mea carminibus meruisset fistula* ***caprum****?*
si nescis, meus ***ille caper*** *fuit.*

Ménalque : Que doivent faire *les maîtres*, lorsque les voleurs ont pareille audace ? Moi, je ne t'ai pas vu, misérable, attraper **le bouc** de *Damon* au moyen de pièges, alors que Lycisca redoublait d'aboiements ? Et, tandis que je criais 'où s'élance-t-il, à présent, celui-là ? Tityre, rassemble le troupeau', toi, tu te tenais tapi derrière les carex.

Damète : Vaincu au chant, *il* ne m'aurait pas remis **le bouc que** ma flûte, par ses airs, avait gagné ? Si tu l'ignores, **ce bouc** était le mien.

Ce passage est éminemment intéressant, dans le sens où il offre trois séries d'anaphore. Dans la première, l'interprétant et hyperonyme *domini* (*Buc.* III, 16) se trouve repris par l'hyponyme *Damonis* (*Buc.* III, 17), dans une relation d'inclusion référentielle. L'anthroponyme se trouve à son tour anaphorisé par le pronom *ille* (*Buc.* III, 21), dont le thème sert généralement à dénoter l'absent de la situation d'énonciation. La deuxième anaphore présente le même schéma : l'hyperonyme *fures* se trouve repris par le pronom personnel *te*, avec inclusion référentielle. Tout comme dans le premier exemple, le locuteur procède par déduction, puisqu'il part d'une situation générale pour aboutir à une situation particulière[1]. Enfin, la troisième et dernière série invite à

[1] Sur la valeur de ces reprises, voir *infra* I. 2) a).

s'interroger sur la co-occurrence du thème **ill-* (*Buc.* III, 19, 21 et 23). Effectivement, l'interprétant *caprum* (*Buc.* III, 17) connaît un premier relais anaphorique au vers 22 (cf. *quem…caprum* (antécédent inclus)), qui se trouve lui-même repris fidèlement au vers suivant par le SN *ille caper*. Pourquoi avoir précisé le référent par le substantif *caper* et ne pas s'être contenté de *ille*, étant donné que le même référent apparaît à un vers de distance. Cette « hyper-caractérisation » – aux yeux du lecteur moderne – tend à prouver que l'identification du référent ne va pas de soi et que la formulation par le seul *ille* est sans doute ambiguë, le premier *ille* renvoyant à Damon (*Buc.* III, 21) : le substantif *caper* permet de lever l'ambiguïté, tout en signifiant que le référent est connu (précision apportée par l'adjectif *ille*), mais également qu'il est absent de la situation d'énonciation. Ce SN entre alors en opposition avec un SN du type **hic... caper* : il existe une pertinence d'emploi des thèmes pronominaux.

- Dans la première églogue, Tityre mentionne un homme qu'il assimile à un *deus*, terme repris par *ille* (*illius aram/ille* : *Buc.* I, 7 et 9). Au vers 42, il fait à nouveau allusion à cet individu et le désigne par le SN à l'accusatif *illum iuvenem* (cf. (7b)).

(7) *Buc.* I, 6-10 et 42 :
(a) *O Meliboee,* ***deus*** *nobis haec otia fecit.*
namque erit ***ille*** *mihi semper deus,* ***illius*** *aram*
saepe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
ille *meas errare boves, ut cernis, et ipsum*
ludere quae vellem calamo permisit agresti.

(b) *hic* ***illum*** *vidi* ***iuuenem****, Meliboee…*

(a) O Mélibée, **un dieu** a créé pour nous ces loisirs. Et en effet, **celui-là** sera toujours un dieu pour moi ; souvent, un jeune agneau, tiré de nos bergeries, abreuvera de son sang **son** autel. C'est **lui qui**, comme tu le vois, permet à mes vaches d'aller et à moi-même de jouer mes airs préférés sur un pipeau rustique.

(b) C'est là que je vis **ce jeune homme**, Mélibée…

L'emploi de l'adjectif *illum* au vers 42 vient indiquer à Mélibée qu'il est capable d'identifier le référent, dans la mesure où ce dernier a déjà été mentionné au début de l'églogue. Pour comprendre l'allusion de Tityre, Mélibée doit alors faire un effort de mémoire et réactiver ce qu'il a déjà entendu. Mais comment expliquer le passage de *deus* à *iuuenis* ? Seule la mobilisation du contexte peut justifier ce glissement. Effectivement, dans les vers 42 et suivants, Tityre relate sa première rencontre avec Octave : il n'avait encore aucun *a priori* sur lui et ne voyait en lui qu'un *iuuenis*. Il ne finit par le considérer comme un dieu qu'à l'issue de leur entretien.

- Bilan :

Ces quelques exemples ont pu souligner le rôle joué par le thème pronominal **ill-* : il indique que l'élément est connu de l'allocutaire, ce dernier n'ayant qu'à faire un effort de mémoire pour en reconstituer la référence. Le thème **ill-* sera pronom, si l'interprétant (élément anaphorisé) se trouve dans le contexte proche (cf. (6)). En revanche, si l'interprétant se situe dans un contexte éloigné, **ill-* sera adjectif de manière à préciser un substantif (cf. (7)) ou à désambiguïser l'énoncé (cf. (6)).

Reprise anaphorique d'un SV (syntagme verbal)

Il arrive que l'élément anaphorique soit un SV. Nous renvoyons à l'occurrence (6) dans laquelle le SV *audent… talia* (impliquant un constat et une généralité) se trouve anaphorisé par le SV *te caprum excipere insidiis* : le pronom *talia* est cataphorique et annonce l'exemple concret qui

illustre l'énoncé général de Ménalque. Il va sans dire que la portée de cette déduction est éminemment polémique, dans la mesure où Ménalque assimile, de manière à peine voilée, Damète à un voleur.

Examinons à présent les cas où l'élément anaphorique est un SN :

(8) Virg. *Buc.* IV, 46 : *« Talia saecla » suis dixerunt « currite » fusis/... Parcae.*
« Filez de tels siècles », dirent à leurs fuseaux les Parques.

Le SN *talia saecla* anaphorise toute une série de SV mentionnés aux vers précédents (v. 38-45) :

- *cedet et ipse mari uector*
- *nec nautica pinus/ mutabit merces*
- *omnis feret omnia tellus*
- *non rostros patientur humus…*

La formule des Parques sert ici à résumer ce qui précède et à clore la prophétie. La présence de ce SV a alors une double fonction, puisque ce dernier est résomptif et qu'il fonctionne comme une clause d'arrêt signalant la fin de la prophétie.

Ces deux exemples prouvent que, dans les *Bucoliques*, la reprise anaphorique d'un SV peut receler une valeur polémique (cf. (6)) ou permettre de baliser des propos en en indiquant le terme (cf. (8)).

Reprise anaphorique d'un vers

Dans le cadre d'une conversation :

(9) Virg. *Buc.* III, 43 et 47 : Ménalque puis Damète :
Necdum illis labra admoui, sed condita seruo.
Je n'y ai encore jamais apposé les lèvres, mais je les conserve cachées.

La troisième bucolique présente la répétition fidèle d'un même vers (43 et 47), mais la portée de ce vers diverge en fonctions des conditions d'énonciation. Dans la première occurrence, en effet, le vers participe de la promotion que fait Ménalque de ses coupes. Il entre alors dans la stratégie argumentative et persuasive du locuteur et en constitue l'acmé. La situation du vers 47 est tout autre : Damète cite en mention le vers 43. Tout ce qui a été dit par Ménalque avec le plus grand sérieux est ici à prendre au second degré. Les coupes de Ménalque n'ont rien de plus sacré que celles de Damète, qui fait ici usage d'une brillante ironie, sans manquer de dire ouvertement ce qu'il pense[1].

Au sein d'une même réplique :

(10) Virg. *Buc.* VIII : A : Damon : *Incipe Maenalios mecum, mea tibia, uersus.*
B : Alphesiboeus : *Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.*

A : Damon : Commence avec moi, ma flûte, les vers du Ménale.
B : Alphésibée : Ramenez de la ville à la maison, mes incantations, ramenez Daphnis.

Ces vers se trouvent répétés à la manière d'un refrain. En B, l'anaphore se trouve imposée par la situation d'énonciation. Il s'agit, en effet, de chants incantatoires magiques par lesquels le locuteur recherche l'efficience des paroles, qui revêtent alors une valeur performative. La situation en A est un peu différente, mais on peut relever le caractère artificiel de la formule car

[1] Virg. *Buc.* III, 48 : « Si tu jettes un œil sur ma génisse, c'est en vain que tu vantes tes coupes. »

on s'attendrait à ce qu'un autre verbe se substitue au verbe *incipere*, dans la mesure où l'on ne peut *incipere* qu'une seule fois.

Cette première partie nous a permis de constater qu'il existe un matériel morphologique spécifique qui est là pour rappeler à l'interlocuteur la cohésion de l'énoncé. D'un point de vue pragmatique, la reprise, par quelqu'anaphorique que ce soit (SN, SV…)[1], peut signaler de la part du locuteur un désir d'informer (cf. (3)), de préciser (cf. (7)) et/ou de dépasser son rival en s'en moquant (cf. (9)) ou en renchérissant (cf. (4)). Toutefois, il ne s'agit là que d'un aspect de la mémoire – en d'autres termes, de l'aspect qui s'inscrit dans la mobilisation rapide de données dans le temps –, puisqu'elle intervient lors d'un **échange conversationnel** ; or, le texte virgilien invite à une participation active du lecteur. Il convient, par conséquent, de se placer à un niveau supérieur.

LA MEMOIRE MOBILISEE PAR LE LECTEUR

Anaphore vs *exophore*

L'anaphore s'appuie sur le texte et renvoie au contexte proche (cf. I) ou lointain (cf. II. 2). Elle permet alors d'étudier les liens que tissent les églogues entre elles et de souligner ainsi le caractère intra-textuel du recueil en en soulignant la cohésion. Nous entendrons ici le terme *anaphore* dans un sens très large, c'est-à-dire, comme un élément reprenant un autre élément du contexte lointain et ce, contrairement à la première partie qui se plaçait dans une perspective contextuelle étroite. L'exophore, en revanche, s'oppose à l'anaphore en ce qu'elle renvoie à des indications portées (grec *–*phoros*) hors (grec **ex(o)-*) du texte. Il s'agira, par conséquent, de considérer le texte grec caché sous le texte latin : la mise en place de l'hypotexte grec sous-jacent nous invitera à quelques considérations intertextuelles. L'exophore renvoie effectivement à des éléments de la réalité extra-linguistique. Dans la mesure où nous envisageons de considérer l'hypotexte grec, il faudra nécessairement évoquer le concept d'exophore mémorielle : le lecteur-auditeur mobilise sa mémoire pour comprendre un énoncé, tout en sachant que les référents ne sont pas *dans le texte* énoncé, mais *dans sa mémoire*.

Les phénomènes d'anaphore : perspective intra-textuelle

- Reprise anaphorique de vers :

(11) Virg. *Buc.* V, 86-87 // *Buc.* II, 1 et *Buc.* III, 1 :
A : *haec nos « Formosum Corydon ardebat Alexim »,*
haec eadem docuit « Cuium pecus? an Meliboei ? »
B : *Formosum pastor Corydon ardebat Alexim.*
C : *Dic mihi, Damoetas, cuium pecus ? An Meliboei ?*

A : Elle [La flûte] nous a enseigné cela « Corydon brûlait pour le bel Alexis » et cela aussi « A qui ce troupeau ? A Mélibée ? »
B : Le berger Corydon brûlait pour le bel Alexis.
C : Dis-moi, Damète, à qui ce troupeau ? A Mélibée ?

A l'issue du chant amébée (Virg. *Buc.* V, 86-87), Ménalque souhaite récompenser Mopsus en lui offrant une flûte (*cicuta*). L'énonciation de ces vers invite le lecteur à un effort de mémoire, puisqu'il lui faut réactiver sa mémoire. Cet effort se décline sous deux aspects : le lecteur doit non seulement se souvenir dans quelles églogues apparaissent ces vers, mais également reconstituer les situations d'énonciation des différents passages afin de percevoir toute la portée de cette reprise.

[1] Le fonctionnement pragmatique reste le même, quel que soit l'élément anaphorique mis en œuvre.

Ces vers font effectivement écho aux *incipit* des églogues II et III (cf. (11B) et (11C)), ce qui permet de conclure que l'archi-locuteur en est la *cicuta*. Ce dialogue intra-textuel s'avère éminemment intéressant d'un point de vue poétique.
Dans l'églogue II, en effet, le locuteur de la situation d'énonciation initiale (SE1) peut être associé au narrateur ; or, la lecture de la présente occurrence (cf. (11A)) permet d'attribuer l'*incipit* de la bucolique II à la *cicuta*, ce qui revient à considérer le poète d'un point de vue métonymique. Le poète s'efface face à son instrument : l'inspiration poétique est donc présentée comme indépendante du poète lui-même.
L'églogue III, quant à elle, attribue l'interrogative *Cuium pecus ? An Meliboei ?* à Ménalque : l'églogue V viendrait, dans une lecture rétroactive, souligner le caractère artificiel de la dispute de l'églogue III, puisque Ménalque déclare que les propos, dont la vigueur est directement inspirée de l'idylle V de Théocrite (*Berger et chevrier*), ne provenaient pas tant de lui-même que de sa *cicuta*.

- Reprise d'anthroponyme :

La reprise d'anthroponymes, présents chez Théocrite, peut être la marque d'une inscription dans le genre de la pastorale et dans le respect d'une tradition littéraire. Toutefois, elle peut être également considérée comme pertinente du point de vue du sens : « en tant que nom d'un référent, [le nom propre] implique la présence d'un personnage, et véhicule des traits sémiotiques qui s'attachent à ce dernier et qui, lors du réemploi du nom propre, risquent de provoquer des résurgences connotatives » (D. Vallat. Cf. sitographie). D. Vallat remarque, d'ailleurs, « une cristallisation et une spécialisation de l'onomastique de la bucolique, ce que Théocrite semble avoir finalement évité, puisqu'il n'a pas écrit deux idylles qui aient les mêmes personnages ni les mêmes locuteurs ». Aussi est-on en droit de mettre en relation le personnage de Tityre de la première églogue avec son homonyme de la sixième. L'absence de paratexte, au sein de la sixième bucolique, conduit à établir une équivalence entre le locuteur de la SE1 (ou le L1 : Tityre, d'après le vers 4) et le poète Virgile (ou L0). Si l'emploi du même anthroponyme a quelque pertinence, il faudrait alors conclure que le Tityre de la première églogue représente Virgile auquel Octave (cf. (7a)) a montré des signes d'affection et de soutien.

Les phénomènes d'exophore mémorielle : perspective inter-textuelle

- Par le biais de la reprise d'anthroponyme :

De manière très évidente, les anthroponymes et la mise en scène de l'*incipit* de la troisième bucolique renvoient à l'idylle V de Théocrite (*Berger et chevrier*), dans laquelle apparaissent Damète, Egon, Palémon et Ménalque. Dans les deux textes, ce sont les éléments paratextuels qui indiquent au lecteur l'anthroponyme des participants au dialogue. Toutefois, l'allusion peut s'avérer plus implicite et il se peut ainsi que le lecteur ne bénéficie d'aucune indication explicite lui permettant d'identifier le locuteur. C'est ainsi que dans la neuvième bucolique (Virg. *Buc.* IX, 37-43), le recours au vocatif *Galatea* invite le lecteur à voir dans le locuteur le cyclope Polyphème et ce, bien que seule l'émergence d'une 2ème pers. sing. (Virg. *Buc.* IX, 39 et 43 : *ades*) implique la présence de celui-ci. Effectivement, le nom même de Galatée véhicule tout un hypotexte littéraire. Mais pour le lecteur/auditeur averti et outre la mention du vocatif, l'évocation de l'antre (IX, 41 : *antro*) lui rappelle la caverne du cyclope Polyphème, évoqué dans l'idylle XI de Théocrite (*Le Cyclope*).

- Par le biais de la reprise de motif et de situation :

Le motif de la magie, dont est l'objet le chant d'Alphésibée, dans la huitième églogue (cf. (cf. (10)), renvoie à l'idylle X de Théocrite. Une étude très précise des conditions d'énonciation mises en œuvre dans chacun des deux textes s'avèrerait nécessaire pour comprendre en quoi le texte de Virgile se démarque de celui de son prédécesseur. Nous nous contentons ici de souligner le fait que ce parallèle ne devait pas rester anodin pour le lecteur-auditeur de l'époque. De la même façon, Virgile reprend une situation présente dans le texte des *Idylles* : la culpabilité de la mère dans l'échec amoureux de l'amant. C'est ainsi que dans l'idylle XI de Théocrite, Polyphème

reproche à sa mère de ne pas l'avoir vanté auprès de la Néréide Galatée, alors que toutes deux cueillaient des hyacinthes, lui-même leur servant de guide ; or, cette situation se retrouve dans le chant de Damon (Virg. *Buc.* VIII) qui entonne alors un chant relatant les malheurs d'un amant face à l'indifférence d'une certaine Nysa. On peut ainsi mettre en parallèle les deux citations suivantes, attestant de l'empreinte théocritéenne du passage virgilien :

(12) Virg. *Buc.* VIII, 37-39 :
A. *Saepibus in nostris paruam te roscida mala*
*(**dux ego uester eram**) uidi cum matre legentem.*

A. Dans nos enclos, c'est toi que, petite, j'ai vue (**moi, j'étais votre guide**) cueillir, avec ta mère, des pommes perlées de rosée.

B. Théo. *Id.* XI, 25-27 :
Je me suis mis à t'aimer, jeune fille, du jour que tu es venue avec ma mère pour cueillir des fleurs d'hyacinthe dans la montagne et que **je vous servais de guide**.[1]

- Par le biais du métadiscours : le cas particulier de l'églogue IX :

Le discours rapporté par Lycidas, à partir du vers 21, se trouve clairement attribué par celui-ci au berger-poète Ménalque ; or, d'après J.-P. Néraudau, ce passage est une « traduction presque exacte, jusque dans l'ordre des mots et dans les sonorités des vers 3-5 de l'Idylle III de Théocrite (*La Visite Galante*) » (2002 : 96). Virgile en vient, par conséquent, à mêler les sphères fictive et réelle, puisque Ménalque se substitue implicitement à Théocrite, ou du moins, devient-il le porte-parole du poète grec. Le SN du vers 38 (*non ignobile carmen* ; cf. *supra* (1)), quant à lui, indique non seulement à l'allocutaire de Moeris (en d'autres termes, Lycidas), mais également au lecteur-auditeur – allocutaire supérieur – que le passage qui suit fait appel à sa mémoire. Et ce chant est effectivement bien connu des allocutaires, dans la mesure où la seule mention de Galatée permet d'associer ce chant à celui du cyclope (cf. *supra* (II. 3) a)). Moeris et, à un niveau supérieur, Virgile jouent très explicitement avec le savoir de leur allocutaire respectif.

CONCLUSION

Ce travail sur l'anaphore nous a permis de rendre compte de l'importance de la mémoire dans la compréhension d'un énoncé, compréhension qui va par-delà le sens littéral de l'énoncé, puisqu'elle met en valeur des procédés argumentatifs et pragmatiques. Toutefois, à un niveau supérieur, nous avons vu que l'anaphore au sens large autorisait à percevoir un texte caché (hypotexte), permettant d'amplifier le sens du recueil, à travers des échos intra- et inter-textuels : avoir la mémoire du texte, c'est pouvoir en saisir toute la portée. La tradition est, par conséquent, essentielle et le pire qui puisse arriver à un poète, c'est l'oubli de cette tradition qui le rendra alors incapable de rapporter et d'imiter tout en recréant, jusqu'au point de lui faire perdre la voix ; et c'est ce qui arrive à Moeris dans la neuvième églogue (Virg. *Buc.* IX, 53-54) : « A présent, j'ai oublié tant de poèmes… La voix elle-même fuit désormais Moeris ». Le concept de *memoria* est bien au cœur de ce recueil au point d'en faire une forme d'art poétique.

[1] Traduction de Ph.-E. Legrand (1946).

BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE

Sources antiques

THEOCRITE, *Bucoliques grecs*, texte établi et traduit par Ph.-E. LEGRAND, tome I, Paris, Les Belles Lettres, 1946.

VIRGILE, *Bucoliques*, texte établi et traduit par E. de SAINT-DENIS, introduction et notes de J.-P. NERAUDAU, deuxième tirage, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

Articles de revue ou travaux critiques

BENVENISTE, E. : *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Paris, Gallimard, 1966.

BLAMPAIN, D. : « La dérivation en mémoire » in *La mémoire des mots*, Vèmes Journées scientifiques, Tunis, les 25-27 Septembre 1997, pp. 2-10.

GENETTE, G. : *Figures*, III, Paris, Seuil, [Collection Poétique], 1972.

MAUROY, R. : « Anaphore nominale de relations prédicatives », *Cycnos,* Cycnos document.html?id=41, 2007.

VALLAT, D. : « Phénomènes de réécriture dans l'onomastique du genre bucolique » in *Interférences Ars Scribendi*, n° 4, mis en ligne le 5 mai 2006, http://ars-scribendi.ens-lsh.fr/article.php3?id_article=36&var_affichage=vf.